

les cartes blanches

La culture pour lutter contre la barbarie

Les attentats du 13 novembre n'ont pas seulement sidéré nos sociétés par leur violence aveugle. En ciblant indistinctement toutes les classes sociales, toutes les origines, toutes les religions, ils ont profondément interrogé nos valeurs : comment nos démocraties ont-elles pu contenir en germe « ça » ?

carte blanche

Richard Miller Député fédéral (MR)

Le théâtre des origines

La grande absente de l'histoire culturelle de l'Islam, c'est la liberté telle que l'a représentée la tragédie grecque.

Nous vivons une sorte de retour aux origines, aux fondements de la vie en commun. Jamais nous n'aurions cru devoir à nouveau prendre attitude par rapport aux modes d'action primaires, sauvages, archaïques, que sont les démonstrations d'exécutions cruelles, les décapitations, les personnes brûlées vives, les tortures infligées publiquement, l'esclavage sexuel des femmes... Jamais non plus, nous n'aurions pensé que notre société devrait prendre des mesures pour empêcher, comme ce fut le cas à Cologne et dans d'autres villes allemandes et européennes, des comportements d'un autre âge à l'égard des femmes.

C'est comme si, soudainement, une vérité passée, oubliée, venait se rappeler à nous : l'organisation d'une société a pour but d'endiguer le mal, la barbarie na-

turelle, la violence humaine. Que des jeunes hommes, au 21^e siècle, puissent s'organiser en bande, à l'instar de chasseurs primitifs, pour traquer des jeunes femmes afin de les molester sexuellement, constitue une déchirure du contrat social moderne.

Tout ce que nous en étions venus à considérer comme allant de soi, tout ce dont on ne percevait même plus les avantages ni les bienfaits, redevient manifeste : notre vie se déploie au sein d'un ensemble équilibré de droits, de devoirs, de libertés garantissant la sécurité du plus grand nombre. Cet équilibre n'est pas descendu du ciel : il s'est constitué au fil des siècles à travers des combats courageux. Ce sont là nos acquis politiques les plus précieux mis en place pour enrayer, contenir, annihiler de tels agissements.

La société européenne est parvenue à créer un mode de justice ne faisant plus appel à la torture, ni aux punitions exemplatives ni à la peine de mort. Elle a engendré une éthique de l'égalité des

droits humains. Elle est parvenue à développer des procédures de décision démocratiques ainsi que des mécanismes efficaces de sécurité sociale. La société européenne, enfin, a créé un mode de vie où la femme, après des siècles d'assujettissement à la morale masculine, jouit enfin de davantage de liberté.

Le degré d'égalité homme/femme est un des plus sûrs indicateurs du développement d'une société. La violence infligée aux femmes, leur asservissement à une morale qui nie leurs droits élémentaires sont synonymes d'archaïsmes. Instaurer le droit de la femme à sa propre liberté, c'est faire évoluer une société, une culture, une civilisation ; inversement, il n'y a pas de société évoluée, moderne, progressiste, sans concrétisation réelle des droits et libertés des femmes.

Sans affirmer que la société musulmane est la seule à franchir difficilement le seuil de la modernité, de la démocratie et des libertés individuelles..., il est pourtant évident que, de nos jours, c'est celle-ci, en proie à des courants fanatisés, qui est le plus confrontée à une déstructuration intérieure, à un éclatement religieux et politique, à une « guerre civile » visant à s'étendre au monde/mondialisé.

Où chercher ce qui a fait différence ? Où rechercher les sources

qui, d'une part, ont conduit à notre société, laquelle fait confiance aux individus et, d'autre part, à une société qui n'accorde nulle importance à la vie humaine ? Une piste nous est indiquée par Abdelwahab Meddeb, pour qui la grande absente de l'histoire culturelle de l'Islam, c'est la liberté telle que l'a représentée la tragédie grecque. Au cœur du « miracle grec », à l'ori-

gine de notre culture, se dressait en effet ce « lieu où l'on regarde » (theatron), là où se réunissaient les citoyens pour voir la liberté humaine affronter les dieux, le destin, la tyrannie... Rien dans l'histoire de l'Islam n'est venu, écrit Meddeb, rem-

Le degré d'égalité homme/femme est un des plus sûrs indicateurs du développement d'une société

placer ce moment cardinal de la culture universelle (1).

Bien entendu, le théâtre n'est pas la seule forme littéraire qu'a revêtue l'image symbolique qu'une société s'adresse à elle-même à travers des textes composés, écrits et lus par des êtres humains. Il y a aussi le roman, outil par excellence selon Kundera de la culture européenne. Mais l'espace de la lecture, au sein de l'Islam, a été et est quasiment tout entier absorbé par le Coran. Il n'y a que très peu de place pour un rapport au monde, à la vie, et à soi-même, qui soit interrogatif. Rien ne permet de dénouer symboliquement les contraintes de la sexualité, ni les peurs du rapport à l'Autre ni le carcan de la croyance en une parole « révélée ».

Que l'on me comprenne bien, je ne cherche pas à excuser, ni

même à tenter d'expliquer les crimes terroristes ; je ne veux pas davantage minimiser la gravité de la montée en puissance d'une menace contre les droits et libertés de la femme. Comme parlementaire, je soutiens et soutiendrai toute initiative du gouvernement Michel, préventive ou répressive, ayant pour objectif d'y mettre fin.

Mais si l'on veut préserver les fondements de la société démocratique et moderne, prémunir celle-ci contre les radicalismes, il importe au plus haut point d'identifier les instruments de la culture patriarcale, non démocratique et régressive : au premier rang de ceux-ci, il y a l'absence de livres à lire et la seule présence du Livre à répéter. Il y a l'absence d'un territoire littéraire où les individus se retrouvent face à eux-mêmes et face à autrui. Notre société humaniste a pu évoluer, a pu substituer la démocratie à la théocratie grâce à ce miroir symbolique qui, depuis le « non » proféré par Antigone, la contraint de s'interroger, de s'évaluer et de se réformer. La

quasi-absence d'un tel espace dans la culture musulmane explique, au moins en partie, sa non-évolution. De là l'importance, entre autres, d'un auteur comme Boualem Sansal, ou du théâtre d'Ismaël Saïdi.

Il y a là une zone que notre société pluriculturelle doit réinvestir, et faire de nouveau proliférer à travers le seul lieu où tout peut commencer : l'école, la lecture, le questionnement. ■

(1) Abdelwahab Meddeb dans *La plus belle histoire de la liberté* (avec André Glucksmann et Nicole Bacharan ; postface de Vaclav Havel), Paris, Seuil, 2009, p. 150-151.

carte blanche

Sam Touzani Comédien, metteur en scène, auteur et chorégraphe

Mettons-nous d'accord de ne pas être d'accord

L'homme de spectacle a grandi dans les quartiers bruxellois, dont certains sont aujourd'hui tant décriés depuis les actes terroristes qui ont frappé Paris le 13 novembre. Tous ensemble, dit-il, nous devons adhérer à une éthique de la non-violence.

La vérité se pose en s'opposant et elle est plurielle.

Plus que le vivre ensemble, le LIBRE ensemble est essentiel.

Difficile d'être d'accord dans la peur et l'effroi.

Tu n'apprends pas grand-chose d'une personne,

lorsqu'elle est d'accord avec toi.

La raison élargie, c'est sortir de soi-même.

Repenser sa pensée évite pas mal de problèmes,

lutter contre les préjugés, sans à son tour les réorganiser.

Alors si vous le permettez :

Je tente un petit coup de clic sur un point géographique.

Molenbeek la magnifique, Molenbeek la maléfique,

la plus connue des communes au monde,

le temps d'un coup de kalachnikov immonde.

J'ai grandi dans ce quartier sans trop de culture

dans la rue même où se situe aujourd'hui la maison

des cultures. De Molenbeek à Schaerbeek en passant

Saint-Josse je roule ma bosse.

À l'époque, il n'y avait pas de revendications violentes à l'endroit de l'identité, sur les terrasses se jouait aussi la lutte des classes, on palabrait ni trop bonnement ni trop fièrement, autour d'un verre de thé ou d'une bière qu'on buvait librement.

Au Foyer, au Vaartkapoen, à l'AJM on détruisait la haine.

Avec l'esprit de Voltaire, nous étions solidaires, quelles que soient nos galères. Pas de repli communautaire ni de discours victimaire.

Ce qu'on appelle encore maladroitement « l'immigration de la première génération » a baissé l'échine en silence : 10 heures par jour dans le froid et la misère pour un peu de dignité, pour eux, et pour leurs enfants aussi, ceux de la deuxième génération qui s'organisaient peu à peu autour d'une certaine idée de la citoyenneté, des slogans qu'on criait comme si c'était la première fois qu'on s'exprimait, comme si notre vie tout entière en dépendait. Tous ensemble nous battions le pavé en criant : « *Belges-immigrés-solidarité.* »

Aujourd'hui, tu remplaces immigrés par réfugiés et c'est toujours d'actualité.

« *Belges-immigrés-même combat, mêmes droits.* »

À l'époque, il ne s'agissait en aucun cas de revendiquer quoi que ce soit au nom d'une quelconque foi.

Bon... tout n'était pas facile, sous nos pieds aux identités fragiles.

Et déjà, se pointaient à l'horizon, les idiots utiles qui se faufilent

pour soutenir le Djihâd des imbéciles.

À l'époque de « touche pas à mon pote », pas de droit de vote, un délit de faciès qui a la cote, une forte discrimination à l'embauche et, cerise sur le ghetto : dans presque chaque famille un toxico. Malgré cela, nous n'étions pas séparés du bonheur des uns par le malheur des autres, un destin commun, pas de banlieue à Bruxelles, ça crée du lien, la ville nous appartient...

Malgré la couleur du ciel et la pluie qui n'en finissait pas.

Mes amis « arc-en-ciel » sont les rayons d'un même soleil sympa,

Jean-François, Mohamed, David, Barbara, Rachida, tous humains sans particularismes effrénés qui remettent en cause le principe d'égalité...

Alors comment sommes-nous passés sans généraliser

de la cohésion sociale, de la Paix, Shalom, Salam

à des écerclés comme Salah Abdeslam ?

Face à cette violence barbare, 1.000 explications probables, sociopolitiques, philosophiques pour expliquer l'innommable,

mais aucune, je dis bien aucune, ne justifie l'assassinat, la violence faite aux juifs, aux homos, aux apostats. Sans oublier que les musulmans sont les premières victimes des attentats, Boko Haram, EI, Daesh, Al-Qaïda même sordide Combat. De là à affirmer que le terrorisme n'a rien à voir avec la religion de la soumission, n'exagérons pas, cela reviendrait à dire que la chrétienté n'a rien à voir avec les massacres de l'inquisition !

Au-delà de la violence justement, au-delà de toutes les responsabilités aussi qui nous incombent.

Nier le plaisir morbide que ces terroristes ont à tuer serait un comble.

Une responsabilité qui, au-delà du lavage de cerveau, ne doit pas nous faire oublier que c'est l'agresseur qui coupe la tête avec un couteau.

Quand l'objectif de la vie c'est mourir, le thanatos est toujours prêt à bondir. Regarder le monde avec les yeux de la mort, c'est nier la réalité, au profit de la loi du sang et

du culte du martyr, c'est ça le pire.

Lorsque le brun se mélange au vert c'est la couleur de la guerre.

L'extrême droite et les islamofascistes sont partout les mêmes

ils carburent à la haine... on peut décliner la variation du thème.

Certains politiques, dont l'agenda est aussi bien caché qu'une Afghane sous sa burqa, caressent dans le sens électoral du poil.

On ne voit plus qu'eux à la télé ou sur la toile, affirmer avec une conviction douteuse que le hic vient des laïques, car ils sont trop critiques, satiriques et hystériques à l'endroit des religions et incapables d'autocritique.

Après l'opium du peuple, on te ressert en somme dans la même gamelle, l'opium des intellectuels. Une idéologie de la peur, et sous prétexte qu'on a peur, le contexte devient plus fort que le cortex.

Bref, comme dirait l'autre : « *Nous qui voulons toujours raison garder* », nous savons qu'il y a des malentendus et de malentendants, et les malentendants créent les malentendus – vous m'entendez ?

C'est une véritable éthique de la non-violence qu'ensemble nous devons créer. Malgré tout, je ne désespère pas notre humanité, tant que deux êtres continueront à dialoguer en étant d'accord de ne pas être d'accord. Alors, à bon entendeur : salut – salam – shalom et Dag Allemaal. ■

Le 30 janvier, à 18h30, Sam Touzani sera présent au colloque ULB-*Le Soir*, « La religion dans la cité », à Flagey, pour un stand-up : « La religion à la moulinette de l'esprit ».